

8° Caractères essentiels à une religion révélée : le Christianisme possède-t-il ces caractères ?

9° Peut-il exister sur la terre une seule religion fausse qui jouisse des caractères essentiels à la vérité, de manière à tromper invinciblement les hommes? — Caractères de l'erreur. — Parallèles des caractères du Protestantisme avec ceux du Catholicisme.

10° Le Catholicisme étant la seule religion divine, tous les hommes doivent-ils se soumettre à son enseignement, quoiqu'ils n'en comprennent pas les mystères ?

11° Toutes les religions n'étant pas bonnes, parce qu'elles ne sont pas toutes vraies, l'homme peut-il obtenir le salut éternel hors de l'Église catholique, apostolique et romaine ?

12° La liberté des cultes peut-elle être agréable à Dieu ?

13° L'Église catholique est-elle intolérante en condamnant les hérésies qui s'élèvent contre elle ?

Conclusions.

#### 4<sup>ME</sup> QUESTION.

*L'homme est-il composé de deux substances ?*

Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre, et il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé.  
*Genèse, ch. II, v. 7.*

L'homme est composé de deux substances créées ; l'une morte, inerte, passive, que l'on nomme matière ; l'autre active, principe de vie, de mouvement, de sentiment et de pensée, qu'on appelle âme. Le Seigneur Dieu a formé celle-là du limon de la terre ; il l'a pétri de ses mains, et par sa propre puissance il l'a créée homme. Celle-ci est un souffle de vie que le Créateur répandit sur le visage du premier homme, et qui le rendit vivant et animé (1).

Le corps, séparé de l'âme, est essentiellement matière, c'est-à-dire qu'il ne possède d'autre qualité que l'existence ; existence naturelle, mais forcée ; existence qui ne lui est point facultative. Dépourvu de l'âme, il ne possède également aucune faculté, il

(1) *Genèse, ch. II, v. 7.*

ne jouit d'aucun sentiment. Les principales facultés de l'âme sont l'activité, la sensibilité ou le sentiment, l'intelligence et la volonté. Ses deux qualités essentielles sont la spiritualité et l'immortalité.

C'est par de tels caractères que le Seigneur Dieu a voulu rendre sensible la différence de l'homme d'avec la bête, ainsi que nous le prouverons après avoir premièrement démontré l'existence et la spiritualité de l'âme.

Une idée naturelle à l'humanité, dit Bergier (1), et qui nous vient par une espèce d'instinct, est la distinction de l'esprit d'avec la matière ; distinction aussi ancienne que le monde, aussi étendue que la race des hommes. Plus les hommes sont ignorants et grossiers, plus ils sont portés à supposer des intelligences dans la nature. Aux yeux des peuples sauvages, tout ce qui se meut est animé par un esprit ; tout mouvement est spontané et vient d'une âme ou d'un génie logé dans le corps qui se remue. Ainsi, les nations peu instruites ont imaginé que les astres, les animaux, les plantes, toutes les facultés de la nature dans lesquelles on voit une espèce d'action, étaient autant d'êtres habités par des esprits supérieurs à l'homme. Ce fut à ces intelligences, multipliées à l'infini, que les peuples polythéistes adressèrent leur culte ; et ce préjugé fut même adopté par les anciens philosophes, ces patriarches des hérésies modernes.

Mais il ne pouvait avoir lieu chez les premiers hommes instruits par la révélation. Ils avaient appris que Dieu, seul créateur de l'univers, en est aussi le seul maître et le seul moteur ; que tous les êtres particuliers sont destinés à l'usage de l'homme ; que lui seul a une âme spirituelle et immortelle, et que seul aussi il a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Moïse nous rend cette vérité sensible par la manière dont il nous révèle l'œuvre des six jours. Jusqu'à la création de l'homme, le Seigneur Dieu avait tout fait en commandant ; il avait dit : « Que la lumière soit ; que le firmament s'étende au milieu des eaux ; que les eaux se retirent et se rassemblent en un seul lieu ; que la terre soit découverte et qu'elle germe ;

(1) *Traité de la vraie religion, t. II, ch. VI.*

« que de grands luminaires paraissent dans le firmament du ciel, et qu'ils séparent le jour de la nuit; que les oiseaux et les poissons sortent du sein des eaux; que la terre produise des animaux vivants selon leurs espèces différentes; et tout cela s'était fait ainsi (1). » Mais lorsqu'il s'agit de produire l'homme, l'écrivain sacré fait tenir un nouveau langage au Créateur. « Faisons l'homme, » dit l'Éternel. Faisons!!!! Quel est donc, dit Bossuet, cet être extraordinaire qui va paraître, pour qu'il faille que le Seigneur Dieu se consulte et délibère auparavant en lui-même? FAISONS!!!! mais ce n'est plus cette parole impérieuse et dominante qui a fait le ciel, la terre, les animaux et tout ce que renferme l'immensité de l'univers: un seul mot les a tirés du néant; et ce mot, c'est celui d'un maître qui parle à ses esclaves. *Qu'ils soient*, avait dit le Seigneur Dieu; et aussitôt ils furent. Mais il s'agissait, dans cette nouvelle création, du pontife et du roi de l'univers, voilà pourquoi Dieu change de langage et dit: « Faisons l'homme, mais faisons-le à notre image et ressemblance, » afin que toute créature s'abaisse en voyant dans la substance humaine les traits de la filiation divine et les empreintes de l'ouvrier suprême qui la produit. Dieu crée l'homme alors; il forme son corps du limon de la terre, fait naître son âme par l'inspiration d'un souffle, unit cette noble créature à la matière qu'il vient d'organiser; et soudain l'homme est rendu vivant et animé.

Tel est le récit de Moïse. La philosophie se serait exprimée différemment; mais elle n'aurait pu instruire l'homme d'une manière plus palpable.

Ainsi donc, l'homme, dans sa totalité, se compose de deux substances de nature et de création différentes: le corps, formé le premier du limon de la terre, et, comme la terre, n'ayant d'autre qualité que l'existence, mais une existence qui ne lui est point facultative; puis l'âme, créée d'un souffle de la divinité, et comme la divinité, mais non point au même degré de perfection, car l'une n'est que l'image et la ressemblance de l'autre, spirituelle, active, sensible, intelligente et libre. Quelle dignité! et combien la révélation nous fait grands! . . . . .

(1) *Genèse*, ch. 1, v. 3, 6, 9, 11, 14, 15, 20, 24.

L'âme est donc esprit: la nature de l'esprit paraît, en effet, dans la cause qui le produit; et le souffle de la divinité qui l'engendre, nous la marque évidemment de son origine; car Dieu fait sortir chaque chose de ses principes. Le corps de l'homme sort de la terre, mais son âme sort de Dieu pour nous représenter d'une manière sensible qu'elle est esprit, parce qu'elle sort de Dieu qui est esprit; de même que le corps est matière, parce qu'il sort de la terre qui est matière. Et c'est ainsi que la spiritualité de l'âme résulte de sa descendance de Dieu.

Lorsque le genre humain, tombé dans l'ignorance après la dispersion des peuples, eut oublié la dignité de son origine, le préjugé exerça son empire; la croyance des esprits, moteurs de la nature, se répandit d'un bout de l'univers à l'autre.

Les premiers philosophes aperçurent aisément le faible de cette opinion. Plus ils étudièrent la nature, mieux ils sentirent que la plupart des phénomènes pouvaient être expliqués par des causes mécaniques, sans recourir à ces génies dont le peuple avait l'imagination frappée. Mais quelques-uns donnèrent dans l'excès opposé: le préjugé populaire avait multiplié mal à propos les esprits dans la matière; les philosophes matérialistes soutinrent, au contraire, qu'il n'y en avait dans aucun corps, et que la matière seule était le principe des opérations mêmes qui paraissent les plus opposées à son inertie. Comme s'il était possible d'admettre le principe de vie dans la matière, sans être obligé de concevoir que la vie peut venir de la mort, le mouvement du repos et de l'inertie, la pensée de ce qui ne pense pas. Mais en dépit des spéculations métaphysiques sur la nature de l'esprit et de la matière et des dissertations grammaticales sur la signification des mots; en dépit de toutes les rêveries philosophiques, il est à remarquer qu'il ne s'est encore rencontré sur la terre aucun peuple assez stupide pour confondre l'âme ou l'esprit avec la matière: la plupart ont mieux aimé donner une âme intelligente aux animaux que de la refuser à l'homme.

Les matérialistes modernes, aussi incrédules et aussi mauvais raisonneurs que leurs ancêtres, n'ont également voulu voir dans l'homme qu'un peu de matière organisée. Mais ne suffit-il pas à

tout homme raisonnable de réfléchir un instant sur sa propre nature pour comprendre que le moi, cette personnalité, cette puissance presque divine, douée de vie, de sentiment, d'intelligence et de liberté, est plus qu'un peu de matière organisée, qui vit, qui sent, qui pense et qui agit librement en vertu de l'organisation même ? Car non-seulement la noblesse de l'homme réside dans sa personnalité, dans sa volonté libre, mais encore c'est cette personnalité, cette volonté libre, qui donnent à l'homme un caractère moral et le rendent responsable de ses actions.

Or, cette personnalité, ce moi, cette liberté de volition s'évanouissent et deviennent une simple abstraction dans le système des matérialistes; l'économie admirable de la nature humaine se trouve alors ramenée à un mécanisme organique, subordonné au jeu de ses diverses parties et aux impressions des corps environnants; le cerveau sécrète la pensée, comme l'estomac digère les aliments, comme le foie sécrète la bile, comme les vaisseaux chylifères pompent la substance nutritive; l'homme n'est qu'un plexus nerveux, un tube digestif, un alambic, un animal dont le corps est plus parfait que celui des autres animaux, une girouette, un je ne sais quoi qui s'imagine être le principe, la cause de ses pensées et de ses volitions, tandis qu'il ne fait qu'obéir aux lois générales du mouvement comme une machine à vapeur; ses organes internes fabriquent, pour ainsi dire, la sensation, l'idée, la comparaison, le raisonnement, la mémoire, les déterminations, les passions, comme ses mains fabriquent toutes sortes de produits (1).

Mais si l'homme, dit avec juste raison le savant Priestley (2), est un être purement matériel; si la faculté de penser est le résultat d'une organisation particulière du cerveau, ne s'en suit-il pas que toutes ses fonctions doivent être réglées par des lois mécaniques, et dès lors que toutes ses actions sont déterminées par une irrésistible nécessité ?

(1) Le fameux matérialiste Cabanis a osé faire du cerveau une machine à pensées, qui « digère, dit-il, les impressions, comme l'estomac digère les aliments, et fait organiquement la sécrétion de la pensée. » *Rapports du physique et du moral de l'homme*, t. 1, p. 157.

(2) Voir Dugald-Stewart, *Essais philosophiques*, p. 245.

Le matérialiste Broussais, à travers son verbiage philosophique, admet la même conséquence. « L'irritation nerveuse, dit-il (1), cause les modifications de l'organe qui pense, et les modifications déterminent nécessairement les actes. Nous avons bien la conscience de notre liberté; mais cette conscience ne prouve rien; car le fou l'a aussi. Quand l'homme, dominé par l'impulsion de l'amour-propre, résiste à une autre impulsion de l'organisme, par la gloriole de dire : je suis libre, c'est que l'encéphale se trouve développé et exercé en lui d'une manière certaine. »

Mais, puisque toutes les actions de l'homme sont déterminées par une irrésistible nécessité, cessez donc, matérialistes insensés, de parler avec nous d'idées nobles et généreuses; d'invoquer les sentiments de délicatesse, d'honneur et de probité; d'admirer la piété miséricordieuse qui porte l'homme à s'immoler pour ses semblables, la religion qui élève l'âme à tous les genres d'héroïsme et les affections de famille qui se perpétuent au delà du tombeau et unissent par le souvenir les vivants avec les morts. Cessez de vous passionner pour les hommes devenus célèbres par leurs découvertes, leurs grandes entreprises ou leurs vertus; et que le criminel lui-même, malheureuse victime d'une irritation nerveuse, ou d'une certaine protubérance du cerveau, ne soit plus responsable au tribunal de votre conscience de la moralité de ses actions; car vous l'avez dit, le principe de toutes choses résulte des combinaisons organiques; « les qualités morales et les facultés intellectuelles sont innées; leur exercice ou leur manifestation dépendent de l'organisation; le cerveau est l'organe de tous les penchants, de tous les sentiments et de toutes les facultés; il est composé d'autant d'organes particuliers qu'il y a de penchants, de sentiments, de facultés qui diffèrent essentiellement entre eux (2); et les qualités morales et les facultés intellectuelles se manifestent, augmentent ou diminuent, suivant que leurs organes se développent, se fortifient ou s'affaiblissent (3). »

(1) *De l'irritation et de la folie*, p. 217.

(2) Gall, *des fonctions du cerveau*, t. 1, avertissement.

(3) *Ibidem*, t. 1, p. 191.

Dominé irrésistiblement par certaines modifications organiques, l'homme ne peut avoir la liberté de choisir entre le bien et le mal moral, entre le vice et la vertu. Tel n'est impie ou meurtrier, que parce qu'il a la *bosse* du crime ou de l'irréligion; tel autre n'est pieux et bienfaisant, sensible de cœur et juste, que parce qu'il a les protubérances crâniennes qui correspondent à ces divers états d'être. Ainsi raisonne du moins la phrénologie, cette grande mystification du dix-neuvième siècle.

Et que l'on ne nous accuse pas de donner une fausse interprétation aux paroles des crâniologistes, afin de pouvoir les accuser et de fatalisme et de matérialisme. Cette étrange doctrine se révèle dans tous les livres des phrénologistes, et le mot de crâniologie l'indique suffisamment. Ouvrons les livres du Maître et nous apprendrons que la chasteté, par exemple, cette vertu qui fut toujours la protectrice des bonnes mœurs, n'est que le résultat d'un très-faible développement de la nuque. Après avoir cru prouver par quelques observations plus ou moins justes que cette vertu et le vice qui lui est contraire, résultent de l'organisation et du développement plus ou moins considérable du cervelet, Gall ajoute (1) : « Est-il étonnant après cela que saint Thomas à Kempis, dans le portrait duquel je reconnais les mêmes caractères (un très-faible développement du cervelet), se soit armé d'un tison pour repousser loin de lui une jeune fille pleine d'attraits ? » La chasteté, au lieu d'être une vertu morale, n'est donc qu'un vice d'organisation; « car, dit ce fameux crâniologiste (2), le premier et le plus universel de tous les commandements (du Créateur) fut : *croissez et multipliez*. »

Aussi, voyez-les ces étranges physiologistes, armés d'une balance, d'une règle et d'un compas, dire la bonne aventure à tous ces morts dont on leur présente le crâne, et démontrer mathématiquement qu'aucun d'eux n'a pu vivre autrement qu'il n'a vécu (3). Suivez-les au sein des familles ou des pensionnats, et si

(1) *Idem, idem*, t. III, p. 265.

(2) *Des fonctions du cerveau*, t. III, p. 225.

(3) Pour donner une idée des observations crâniologiques et des erreurs sans nombre dans lesquelles peuvent tomber nos prophètes phrénologistes, nous citerons

vous voulez savoir ce que deviendront ces petites masses organiques qu'on appelle des enfants, interrogez l'augure, et aussitôt palpant leur tête, il vous prophétisera les facultés, les vices et les vertus de chacun; vertus, vices ou facultés qu'ils perdront tous, s'ils reçoivent une blessure dans la région des organes qui

les quatre observations suivantes, dont les résultats anti-phrénologiques ont dû porter une rude atteinte au système de Gall.

1<sup>re</sup> Observation. — Les têtes de Lacenaire et d'Avril ayant été étudiées avec beaucoup de soin par M. Lélut, ce savant docteur a déclaré qu'il n'avait jamais rien pu reconnaître de distinctif sur les têtes de ces deux assassins. (*Examen comparatif. — Journal de médecine*, année 1833, p. 65.)

2<sup>e</sup> Observation. — Voici venir la tête d'un homme vraiment extraordinaire sous le rapport moral et intellectuel, qui fut diversement jugée par les crâniologistes; cette tête vaut, à elle seule, plus de cent autres : c'est la tête de Fieschi. Son crâne se remarque par un développement prononcé du diamètre antéro-postérieur, qui, suivant Gall et tous ses disciples, annonce des mœurs douces et des penchants humanitaires et affectueux, et les organes de la ruse, de la prudence, de la fermeté, du meurtre et de l'orgueil, de l'orgueil surtout, n'existent point ou ne présentent qu'un très-faible développement. (M. Lélut, *procès-verbal d'autopsie de la tête de Fieschi*, p. 3.) M. Dumouliére péruvien, au contraire, trouvant sur la tête de Fieschi les indices de tout ce qu'il faut est homme. (*Le Droit*, 27 février 1836.) Nous ferons remarquer qu'une science, qui permet à deux hommes, également versés dans son étude, de dire l'un oui et l'autre non, sur un même fait soumis à l'épreuve de la vue et du toucher, est une furieuse vanité.

3<sup>e</sup> Observation. — La tête du général Foi offre, au rapport de M. Amussat, zélé partisan de la crâniologie, un très-grand développement des parties latérales, dans l'endroit où se trouve l'organe du meurtre; tandis que celle de Fieschi est de plus d'un ponce moins large que celle du général, et ne présente pas cette protubérance; d'où M. le docteur Amussat conclut que « les plus honorés gens peuvent avoir l'organe du meurtre. » (*Académie de médecine*, séance du 10 mai 1836.)

4<sup>e</sup> Observation. — Jacob Dupont étant tombé dans un état de dénuance quelque temps après avoir prêché l'athéisme, fut conduit à Charenton. M. Danneyr lui ayant palpé le crâne, en présence de M. Robert Roche, le déclara atteint de monomanie religieuse. . . . O merveilles de la phrénologie! . . .

Nous pourrions citer encore un très-grand nombre d'observations non moins funestes à la crâniologie; nous pourrions parler également des résultats anti-phrénologiques auxquels a conduit la tête de Napoléon; mais ces faits seront peut-être suffisants pour prouver que la science phrénologique n'est point inattaquable; et nous terminerons cette note par la citation suivante : Le matérialiste Broussais a dit, en pleine Académie de médecine, séance du 3 mai 1836, « qu'un âne a le cerveau fait comme celui d'un philosophe; » mais puisque le cerveau est le seul principe des facultés intellectuelles et morales, en quoi donc la nature du philosophe diffère-t-elle de la nature de l'âne? L'âne serait-il parmi les animaux ce que le philosophe est parmi les hommes, ou bien le philosophe serait-il parmi les hommes ce que l'âne est parmi les animaux? N'en déplaît à MM. les philosophes, la conséquence est inévitable.

les représentent. En vérité, le cœur se soulève de dégoût en entendant cet ignominieux verbiage que l'on présente au public sous le nom pompeux de science. Nous rougissons de le dire, mais ces scènes ignobles et grotesques se sont passées dans une multitude de familles et dans plus d'un établissement d'éducation.

Voilà donc encore de nos jours l'existence même de l'âme aux prises avec une prétendue science, qui s'obstine à ne voir dans l'homme qu'un peu de matière organisée, qu'une machine dont les penchans, les sentimens et les facultés sont proportionnés au développement de la matière cérébrale, et se manifestent à l'extérieur par des protubérances au crâne; science aussi impie dans ses principes que funeste dans ses conséquences; aussi fautive dans ses résultats, qu'absurde dans son mode de recherches. Mais en dépit de toutes les rêveries crâniocopistiques, l'existence d'une âme spirituelle et indépendante de la matière, seule active, sensible, intelligente et libre, sera toujours une vérité d'autant plus aisée à démontrer, qu'elle nous est révélée par la tradition primitive, par le sentiment intérieur et par la réflexion sur nos propres opérations.

*La tradition!* — La spiritualité de l'âme, aussi bien que l'existence de Dieu, est une croyance universelle, un témoignage constant que l'humanité se rend à elle-même; c'est la foi du genre humain. Qu'elle soit venue de la tradition primitive, du sentiment intérieur ou de la réflexion sur nos propres opérations, peu importe; pourquoi ne serait-elle pas venue de ces trois sources? Avant qu'il y eût des philosophes, aucun peuple, aucun être raisonnable ne s'était persuadé que la matière pût penser, aucun même ne s'était imaginé qu'elle pût se mouvoir. Malgré les sophismes d'Épicure, la spiritualité de l'être pensant est un dogme aussi généralement répandu que dans les premiers âges du monde. Et s'il y a une vérité que la nature et la conscience dictent à tous les hommes, c'est la différence entre l'esprit et la matière; tous les peuples ont des termes divers pour l'exprimer, et tous entendent sous le nom d'esprit, un être qui connaît, qui se sent exister, qui a la conscience du moi individuel, qui a le pouvoir d'agir et de mouvoir la matière.

Rien n'est donc plus risible que de voir des philosophes s'évertuer pour trouver dans l'antiquité le premier peuple qui a cru la spiritualité et l'immortalité de l'âme. Les uns s'arrêtent aux égyptiens, d'autres aux thraces ou aux gaulois; quelques-uns aux indiens, et tous font gravement la généalogie de ce dogme. Il aurait été plus court de citer une nation qui eût professé la croyance contraire: jusqu'à présent l'on n'en a connu aucune. Mais c'est justement parce que cette opinion est générale que nos raisonneurs se font gloire de lutter contre elle, et jugent qu'il est digne d'eux de l'étouffer; mais ils parviendront plutôt à dépouiller l'homme de sa propre nature.

Les matérialistes prétendent que les anciens philosophes faisaient de l'âme humaine une substance matérielle; mais cette assertion est absolument fautive. Toutefois, il est vrai de dire que les philosophes de l'antiquité païenne n'ont pas su exprimer aussi clairement, aussi exactement, aussi constamment que nous la parfaite spiritualité; qu'ils n'en ont pas toujours aperçu toutes les conséquences, et que souvent ils les ont méconnues. Mais l'on ne peut soutenir ou qu'ils n'en ont eu aucune notion, ou que ce fait est douteux, et qu'il n'y a rien dans leurs écrits qui puisse nous en convaincre, parce que cela est faux; car les anciens philosophes, à l'exception d'un très-petit nombre, croyaient à l'existence, à la spiritualité et à l'indissolubilité de l'âme. Nous citerons, entre autres, les écoles entières de Pythagore, de Platon, d'Aristote et leurs nombreux disciples, qui tous ont enseigné cette doctrine, selon le témoignage des auteurs païens. Et si la plupart ont eu des opinions différentes sur l'essence et sur la nature de l'âme, c'est qu'ils raisonnaient avec plus de subtilité que de vérité. L'assertion générale que tous les anciens philosophes faisaient de l'âme une substance matérielle est donc absolument fautive (1).

(1) Plutarque, de *Placitis philosophorum*. — Cicéron, *Tusculanes*; *Academicorum*. — Eusèbe, *Preparatio evangelica*; de *Incorporati et indivisibilibus Deo*. — Manertus Claudianus, de *Naturâ animæ*. — Tatianus, *Contra grecos*. — Tertullien, de *Resurrectione carnis*; de *Animâ*. — Saint Augustin, de *genesi*; *epistola ad Optatum*; de *animâ et ejus origine*; de *quantitate animæ*; et *aliis passim*. — Irénée, *contra hæreses*. — Origène, de *principiis*; *exhort. ad martyres*. — *Constitutions apostoliques* — Arnobe,

La spiritualité de l'âme se prouve encore par le sentiment intérieur; par l'insensibilité de la matière; par la nature spirituelle de la sensibilité qu'on appelle physique, et par la nature de la matière qui la rend incapable de pensée, de réflexion, de volonté et d'activi

*Le sentiment intérieur* : Il suffit à tout homme raisonnable. En effet, l'idée la plus intime que j'ai est celle de moi, et en approfondissant cette idée, je reconnais qu'elle me présente un moi immatériel. Je pense, donc j'existe; et par ma pensée je sens non-seulement ma propre existence, mais encore l'individualité de mon être; je me sens distingué de tout être qui n'est pas moi. Mais ce sentiment ne vient pas de la sensibilité physique; il n'est pas l'effet d'un mouvement venu du dehors, d'un ébranlement excité dans quelqu'un de mes organes par le contact de quelque corps extérieur; car s'il était produit par une cause matérielle, elle affecterait quelqu'un de mes sens; je la sentirais comme je sens l'impression de toutes mes autres sensations. Je sens que j'existe, non pas à la manière dont je sens l'existence des autres corps, c'est-à-dire par mes organes physiques, mais par la considération de ma seule pensée. Je suis donc un moi pensant et sentant, indépendamment de mes sens matériels: ce moi est donc immatériel.

Et s'il était vrai que le sentiment de mon existence ne me vint que de la sensibilité physique, je sentirais et l'existence et la figure et la structure et le jeu de mon cerveau, et comme je devrais aussi sentir l'existence, la figure, la structure et le jeu de toutes les parties intérieures de mon corps. Et lorsque je sens que je remue mon bras, par exemple, je sentirais que ce mouvement lui est imprimé par un autre corps: or, je ne sens rien de tout cela. Je suis donc un moi immatériel, qui pense et qui sent, indépendamment de mes sens matériels.

*adversus gentes.* — Lactance, *divina institutio.* — Saint Hilaire de Poitiers, *tractatus in psalmum 41 et 118.* — Saint Basile, *homelia in psalmum Attende.* — Saint Grégoire de Nyse, *de mortuis: de animâ.* — Saint Césaire, *Nativitatis frater dial.* — Saint Ambroise, *epistola 34.* — Saint Jean Chrysostome, *in genesis, homelia 13.* — Saint Jérôme, *commentarius in Zachar.* — Nemesius, *de naturâ hominis.* — Théodore, *diatopos 2.* — Saint Grégoire-le-Grand, *mag. moral.*

Mais pour connaître à fond deux substances, il faut les comparer. Nous connaissons notre âme par le sentiment de ses opérations qui font sentir, penser, réfléchir, vouloir et mouvoir le corps. Nous allons examiner si la matière est capable des mêmes opérations.

*L'insensibilité de la matière.* De toutes les opérations de l'âme, celle qui a le plus de rapport avec le corps est la sensation; c'est à elle aussi que s'attachent les matérialistes, et c'est celle-là qu'ils prétendent être la seule opération de la pensée, et qu'ils nous présentent comme une opération purement matérielle. Selon eux, toutes les opérations intellectuelles se réduisent à la seule sensibilité physique, et abusant de ce mot reçu dans les écoles, ils en font une faculté absolument physique et corporelle. Nous ne contestons pas la réalité de cette sensibilité qu'on appelle physique, qui est la faculté de recevoir les sensations; mais nous soutenons que cette sensibilité est spirituelle en même temps que physique; spirituelle dans sa nature, physique dans son objet; spirituelle en ce qu'elle est une faculté de l'esprit, physique en ce qu'elle fait connaître à l'esprit les choses corporelles. Prouvons d'abord que le corps ou la matière est incapable de sensation; nous démontrerons ensuite que la sensibilité physique est une faculté de l'ordre spirituel.

Il est démontré, et aucun matérialiste ne le contestera, que l'être sensitif est un être absolument et essentiellement simple, et que la matière, au contraire, est un être absolument et essentiellement composé: or, nous le demandons, l'être sensitif peut-il être matière?

On dit bien, il est vrai, que tout corps organisé est doué de sentiment, et l'on ajoute qu'il n'y a que les corps organisés qui éprouvent des sensations. Mais de ce que l'organisation est une condition nécessaire pour recevoir les sensations, s'ensuit-il que leur siège soit l'organisation animale elle-même? Car nous demanderions alors ce que sent un corps organisé, lorsqu'il est plongé dans le sommeil ou dans une méditation profonde; nous demanderions qu'on nous expliquât la différence des caractères, en supposant avec Gall qu'il y a des qualités morales et les facultés intellectuelles

sont innées, qu'on nous expliquât aussi la désorganisation des corps, c'est-à-dire la mort elle-même. « Si un corps, dit Bayle (1), est capable de douleur quand il est placé dans les nerfs ou dans le cerveau, il en sera également capable en quelque endroit qu'il se trouve; et si un atome d'air est dépourvu de pensée, il ne peut en être capable en devenant ce qu'on appelle *esprits animaux* et tout ce qu'on voudra. Comme un être, qui n'a pas de présence locale, ne peut acquérir une présence locale, de même un être non pensant, ne peut devenir un être pensant par une nouvelle situation. Ainsi, ou il faut nier que les corps pensent, ou il faut soutenir que tous les corps pensent. Supposé qu'un assemblage d'os et de nerfs sente et raisonne, tout assemblage de matière devra également sentir et raisonner. L'arrangement des organes se réduisant à un mouvement local, si les parties organisées n'ont pas le don de penser avant d'être organisées, elles ne l'auront pas après l'organisation, qui n'est qu'une nouvelle position de ces parties. Et si le sentiment est une propriété de certaines portions de matière, cette portion ne peut perdre un sentiment sans en acquérir un autre, comme un corps ne peut perdre une figure sans en acquérir une autre. Si donc une portion de matière sent dans un corps vivant, elle sentira aussi dans un cadavre. »

Ce qui prouve encore que l'être sensitif n'est point matière, c'est que nos sensations sont incommunicables par elles-mêmes, ou que pour les communiquer nous sommes forcés d'avoir recours à la parole et à d'autres signes convenus; signes qui n'ont aucune liaison nécessaire avec nos sensations, puisque nous pouvons nous en servir également pour mentir et pour dire la vérité. L'usage forcé de ces signes est même un aveu continué de l'incommunicabilité de nos sensations et de l'individualité de notre âme.

Mais, puisque l'être sensitif est absolument et essentiellement simple, il s'ensuit donc qu'on ne peut supposer un assemblage d'êtres qui aient la faculté de sentir, sans reconnaître en même temps qu'ils ont cette faculté chacun en particulier; que chacun

(1) Dictionnaire, au mot *DICER*.

d'eux doit sentir à part, et que leurs sensations ne peuvent pas elles-mêmes se communiquer de l'un à l'autre. Il s'ensuit également qu'un tout, composé de parties sensibles, ne peut point former une âme ou un être sensitif individuel, parce que chacune de ces parties sentirait privativement et séparément de l'autre; aucune réunion, ni combinaison intime d'idées ne pouvant avoir lieu entre elles, l'idée de chacune d'elles serait inconnue aux autres.

Dans une armée de vingt mille hommes, par exemple, chaque soldat sent son existence individuelle; mais il est impossible que de tous ces sentiments particuliers et incommunicables, il résulte un sentiment général par lequel toute l'armée se sente exister comme armée, ait la conscience des sensations de chaque soldat. Il est donc évident que dans un composé de matière quelconque, quand même chaque atome sentirait sa propre existence, il serait impossible qu'en vertu de ces sentiments individuels, le tout ou le composé se sentit exister, eût la conscience des sensations de chaque atome : donc le sentiment que j'ai de mon existence individuelle et des sensations qui affectent chacun de mes organes, n'est point et ne peut être le résultat des sentiments de plusieurs atomes de matière. La matière est donc incapable de sensations.

Mais, dit-on, la sensibilité physique est une faculté absolument corporelle; démontrons le contraire dans la preuve suivante de la spiritualité de l'âme.

La sensibilité, qu'on appelle *physique*, est une faculté spirituelle. Nous l'avons déjà dit, la sensibilité qu'on appelle *physique*, qui est la faculté de recevoir les sensations, est spirituelle en même temps que *physique*; elle est spirituelle par sa nature et *physique* par son objet; spirituelle, en ce qu'elle est une faculté de l'esprit; *physique*, en ce qu'elle fait connaître à l'esprit les choses corporelles; c'est ce que nous allons démontrer par la nature même de nos sensations, par leur comparaison entre elles, et par le genre des idées qui sont produites en nous par des objets absolument incorporels.

Les matérialistes prétendent que dans chaque sensation il y a

trois choses, l'objet extérieur, l'impression qu'il fait sur les nerfs et l'ébranlement que les nerfs produisent dans le cerveau. Nous ne combattons pas ce système, qui peut être véritable, mais nous soutenons qu'à ces trois choses il faut en ajouter une quatrième, qui est l'idée occasionnée par l'ébranlement du cerveau, laquelle constitue proprement la sensation.

Nous convenons, si les matérialistes le veulent, que le cerveau est le moyen et comme le canal par lequel les sensations parviennent à notre âme; mais nous nions qu'il soit, dans le sens propre, le siège de la sensation: c'est peut-être lui qui fait sentir, mais il est par sa nature matérielle incapable de sentir. Il existe, d'ailleurs, une distinction essentielle entre l'impression et la sensation. Ces deux choses se succèdent très-rapidement, et par cette raison on peut les confondre; mais elles sont de nature tout à fait différentes, l'une est purement corporelle, l'autre absolument spirituelle. En voici la démonstration.

Tout sentiment, soit moral, soit physique, qui est le résultat d'une sensation, est ce que l'on sent. Voilà une première vérité qui ne sera sûrement pas contestée. Une seconde non moins certaine, c'est que pour sentir il faut apercevoir ce que l'on sent. Un ébranlement non aperçu n'est pas une sensation. Si un corps étranger me touche légèrement et que je m'en aperçoive, j'éprouve aussitôt une sensation; mais un autre me touche plus fortement, soit durant le sommeil, soit dans un moment de distraction ou de méditation profonde, et sans que je m'en aperçoive, je dirai avec vérité que je ne l'ai point senti. Et c'est parce que nous ne nous apercevons pas de la circulation du sang dans nos veines, que cette sensation ne nous fait éprouver aucune sensation. Une troisième vérité découle des deux précédentes, c'est qu'à l'ébranlement excité dans nos organes par un corps étranger, il faut, pour opérer une sensation, ajouter la connaissance, la conscience, la perception de l'ébranlement. Je ne puis voir, toucher, entendre, sentir, goûter un objet, si je ne sais pas que je le vois, que je le touche, que je l'entends, que je le sens, que je le goûte, et si je n'ai pas la conscience de ma sensation, je n'ai pas plus de sensation qu'un cadavre livré au scalpel qui le dissèque.

Mais cette perception de ce que nous sentons est-elle de l'ordre spirituel ou du genre corporel? Et n'est-elle, comme le disent les matérialistes, qu'une commotion d'une fibre du cerveau ou bien est-elle l'acte d'une âme spirituelle à l'occasion de cette commotion? Essayons de résoudre cette question. L'ébranlement, dont parlent les matérialistes, n'est qu'un mouvement, plus ou moins accéléré, susceptible de plus ou de moins de force, et par conséquent divisible. La fibre elle-même n'est qu'une matière aussi déliée qu'on voudra, mais toujours composée de parties divisibles à l'infini. La perception, au contraire, est un acte simple, indivisible, instantané, qui, n'ayant point de parties, ne peut pas être dans plusieurs parties, à moins qu'on ne la suppose tout entière dans chacune de ces parties. Dans cette hypothèse, il y aurait autant de perceptions distinctes que de particules dans la fibre; et la perception se trouverait ainsi divisée à l'infini: absurdité, qu'aucun matérialiste n'osera soutenir.

De plus, le mouvement, ou l'ébranlement occasionné par les nerfs dans le cerveau, ne peut produire que du mouvement; c'est là son effet général; nous pouvons même dire, son effet unique. La perception, n'étant pas un mouvement, ne peut donc être le résultat d'un mouvement; aussi, il n'y a pas de succession dans une simple perception, comme il y en a nécessairement dans le mouvement; il n'y a pas non plus de déplacement comme en opère nécessairement le mouvement.

Ajoutons à tout cela que dans l'impression qu'ils reçoivent, nos organes sont purement passifs; l'impulsion reçue, c'est le moi immatériel, qui seul agit, qui seul réfléchit sur l'impression qu'il a reçue, et qui seul aussi en tire les conséquences. Lorsque Torricelli eut vu des liqueurs diverses s'élever dans les tubes à diverses hauteurs; sa réflexion, agissant d'après cette impression, lui fit découvrir la pesanteur de l'air. Ce n'était point là une simple impulsion physique reçue d'un ébranlement produit dans le cerveau; c'était une action positive: recevoir un choc, c'est souffrir; l'apercevoir et en juger, c'est agir; souffrir et agir ne sont pas la même chose. « Sans être maître de sentir ou de



« ne pas sentir, dit Jean-Jacques Rousseau (1), je le suis d'examiner plus ou moins ce que je sens. Je ne suis donc pas simplement un être sensitif et passif, mais un être actif et intelligent. Et quoi qu'en dise la philosophie, j'oserai prétendre à l'honneur de penser. »

Il résulte donc de la nature même de nos sensations, qu'il existe en nous une âme spirituelle, sans laquelle il serait impossible de rien sentir. Recherchons maintenant si la spiritualité de l'âme peut être également prouvée par la comparaison de nos sensations entre elles.

Lorsque j'éprouve au même instant plusieurs sensations différentes, telles que la chaleur du feu, l'odeur et la saveur d'un fruit, le plaisir de la musique, la beauté d'un tableau; non-seulement je puis réfléchir sur ce que ces sensations me présentent, mais encore les discerner, les comparer, les juger et choisir entre elles celle qui m'affecte le plus agréablement. Or, ce moi, qui discerne, qui compare, qui juge et qui fixe son choix sur telle ou telle sensation, est indubitablement un être simple; car s'il était composé, il recevrait par ses diverses parties les diverses impressions que chaque sens lui transmettrait. Les nerfs de l'œil porteraient à une partie les impressions de la vue; les nerfs de l'oreille feraient passer à une autre partie les impressions de l'ouïe, et ainsi de suite pour chaque sensation. Mais si nous supposons, et il le faut bien dans le système des matérialistes, que ce sont les diverses parties de l'organe physique, du cerveau, par exemple, qui reçoivent chacune de leur côté la sensation, comment s'en fera le rapprochement, la comparaison? Et qui est-ce qui les connaîtra toutes pour les juger? Bayle, rapportant ce raisonnement, ne craint pas de conclure ainsi: « On peut dire, sans hyperbole, que c'est une démonstration aussi assurée que celles de géométrie (2). »

« Si nous étions purement passifs dans l'usage de nos sens, dit encore Jean-Jacques Rousseau (3), il n'y aurait entre eux au-

(1) *Emile*, livre iv, profession de foi du vicairé savoyard.

(2) *Notions de la république des lettres*, août 1684, article 6.

(3) *Emile*, livre iv, profession de foi du vicairé savoyard.

« cune communication. Il nous serait impossible de connaître que le corps que nous touchons et l'objet que nous voyons sont le même. Ou nous ne sentirions jamais rien hors de nous, ou il y aurait pour nous cinq substances sensibles dont nous n'aurions nul moyen d'apercevoir l'identité. »

Mais outre les idées des choses sensibles, nous avons aussi des idées d'objets absolument incorporels, telles que l'idée de la substance simple du pur esprit, l'idée de l'intelligence, de la vérité, de la vertu, l'idée de notre pensée; idées que nous pouvons discerner, comparer, juger sans avoir nullement besoin de nous représenter un être corporel, intelligent, véridique, vertueux, pensant. Or, ces idées ne peuvent pas nous venir des sens; car ce qui n'a point de rapport avec les sens, ce qui leur est étranger ne peut pas venir des sens, puisqu'il doit y avoir une relation entre la cause et l'effet, entre l'occasion et la chose occasionnée, entre le principe et la conséquence. Et comme il n'y a rien de commun entre une sensation et une pensée métaphysique, la sensation ne peut produire cette pensée.

Les idées de l'ordre spirituel ne pouvant pas être attribuées à un principe matériel, il faut donc conclure qu'elles sont certainement produites par une substance spirituelle.

Une autre preuve non moins irrévocable que la sensibilité, qu'on appelle physique, est une faculté de l'esprit, c'est que tous les actes de la matière sont bornés au temps présent. Elle n'agit, ou pour parler exactement, elle ne communique une action que dans le moment où elle est remuée; elle ne peut se transporter dans le passé par la mémoire et dans l'avenir par la prévision. La substance, qui agit ainsi en nous par la mémoire et par la prévision, n'est donc point une substance matérielle.

Les matérialistes prétendent, il est vrai, que la mémoire n'est qu'une sensation continuée et affaiblie. Mais s'il est des sensations qui se continuent quelque temps en s'affaiblissant, c'est-à-dire qui s'affaiblissent en continuant, on ne peut plus dire qu'elles continuent, quand elles ont absolument cessé. Par exemple, le son d'une cloche excite une vibration qui produit dans mes oreilles une continuation de sensibilité, lors même que

la cloche a cessé d'être nue. Cette sensation va en s'affaiblissant jusqu'à ce qu'elle finisse; mais quand je n'entends plus aucun son, je n'en ai plus la sensation: j'en conserve pourtant le souvenir; mais ce n'est plus mon oreille qui me transmet ce son, puisqu'elle n'en est plus frappée.

Les matérialistes, cherchant à matérialiser aussi le souvenir, prétendent encore que mon organe intérieur de l'ouïe est à peu près dans la même situation où il était lorsque j'entendais le son de la cloche; mais ne peut-il pas être dans une situation toute différente, s'il a été frappé d'un son d'un autre genre? Il y aurait donc autant d'organes de l'ouïe, qu'il peut y avoir de modifications de sons? Absurdité que le plus entêté matérialiste n'oserait soutenir. Et ce que nous disons de l'ouïe, nous pouvons également le dire de la vue, du toucher, du goût et de l'odorat.

Je me souviens quelquefois de choses qui se sont passées il y a dix, quinze, vingt, trente ans, auxquelles je n'avais jamais pensé dans ce long intervalle de temps. Comment peut-on dire que c'est là une sensation continuée?

Je me ressouviens d'idées métaphysiques que j'ai eues, d'abstractions que j'ai faites, de raisonnements que j'ai formés sur des objets qui n'avaient aucun rapport avec les sens: ce qui ne fut jamais une sensation peut-il être une continuation de sensation?

Si nos souvenirs n'étaient que des sensations continuées, ils nous ramèneraient constamment sur les mêmes idées, ils nous les rappelleraient toujours dans le même ordre. Au lieu de cela, notre mémoire ne nous les présente souvent que d'une manière confuse et en désordre.

Il est donc certain qu'un souvenir n'est pas plus une continuation de sensation qu'une sensation, et que la mémoire n'est pas la sensibilité physique.

Quant à la prévoyance, qui est encore une de nos facultés intellectuelles, auquel de nos sens les matérialistes la rapportent-ils? Des divers organes d'un astronome, quel est celui que l'on dira frappé par l'éclipse qui arrivera dans cinq cents ans? Si toute pensée est une sensation, en sorte que la réminiscence de cette pensée soit une sensation continuée, une prévi-

sion sera donc une sensation anticipée? Que les matérialistes nous expliquent ce nouveau mystère de leur système.

Nous concluons donc que la sensibilité qu'on appelle physique est spirituelle par sa nature; preuve évidente de l'existence d'une âme spirituelle dans l'homme.

*La matière est par sa nature incapable de pensée, de réflexion, de volition et d'activité.* Nous avons démontré, dans la troisième preuve de la spiritualité de l'âme, que la matière est par sa nature même incapable de sensation; nous devons conclure de là qu'elle est nécessairement incapable de pensée, de réflexion, de volition et d'activité. Et, en effet, l'expérience nous démontre chaque jour que la matière est absolument inerte et passive, qu'elle ne peut se donner à elle-même un mouvement, qu'elle ne peut que communiquer celui qu'elle a reçu, et qu'il faut que le commencement du mouvement vienne d'ailleurs. On est donc forcé de croire que le mouvement existant dans la matière lui a été primitivement imprimé par une substance immatérielle. « Nul être matériel, dit Jean-Jacques Rousseau (1), n'est actif par lui-même; et moi je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens; et le sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. »

Il résulte de toutes ces preuves que l'homme est évidemment composé de deux substances d'une nature tout à fait différente; l'une morte, inerte, passive; l'autre principe de vie, de mouvement, d'intelligence, de sentiment et de pensée.

Après avoir vainement essayé de flétrir la nature humaine en lui contestant l'existence de l'âme, la cabale matérialiste, dans le délire d'une raison orgueilleuse, s'est efforcée d'ennoblir la brute en lui attribuant des facultés semblables à celles de l'homme, que dis-je? de dégrader l'homme jusqu'à le faire descendre au niveau de la brute. « Quoi! s'écriait au dernier siècle un déiste célèbre (2), je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à

(1) *Emile*, livre 1<sup>er</sup>, profession de foi du vicaire savoyard.

(2) *Emile*, t. III, p. 60.

« la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien , le faire , et je me comparerais aux bêtes ? Ame abjecte ! c'est la triste philosophie qui te rend semblable à elles , ou plutôt tu veux en vain t'avilir : ton génie dépose contre tes principes ; ton cœur bien-faisant dément ta doctrine , et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi. »

Pour justifier ses doctrines humiliantes et ses turpitudes philosophiques , la cabale voltairienne a invoqué le témoignage des nations qui ont rendu un culte public aux animaux. Mais parmi les nations assez aveugles pour rendre un culte aux animaux , s'en est-il rencontré d'assez stupides pour croire que l'homme n'est qu'une brute ? Vainement on parcourrait et l'histoire profane et les livres saints pour y chercher des expressions capables de prouver que les juifs , ou un autre peuple , ont mis l'homme au rang des animaux ; on n'y trouverait que ce reproche sanglant , adressé par les auteurs sacrés aux hommes corrompus ou livrés à des passions brutales : « Qu'ils ont oublié leur propre nature et la dignité de leur être ; qu'ils se sont comparés aux animaux stupides , et se sont rendus semblables à eux (1). » C'est qu'il y a , en effet , une différence essentielle entre l'homme et la bête (2).

(1) Psaume XLVIII , v. 13.

(2) Pour donner plus de force et plus d'évidence à nos raisonnements , nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à M. le docteur Bland , le tableau comparatif des destinées et des facultés de l'homme et des animaux.

Les animaux sont destinés à servir aux besoins de l'homme et à lui obéir.

Ils ne possèdent point le langage articulé ; ils ne peuvent acquérir des idées , ils ne sont point nés pour connaître.

Ils ne sont point destinés à la vie sociale.

Ils doivent naître parfaits , c'est-à-dire avec toutes les facultés qui sont nécessaires à leur existence.

Ils doivent vivre sans devoirs réciproques , et , par conséquent , sans lois morales , qui leur sont inutiles , et ils sont

L'homme est destiné à dominer sur les animaux , comme sur les autres êtres de la nature , et à les employer comme des instruments.

Il possède le langage articulé , il entend des idées , il est né pour connaître.

Il doit vivre en société.

Il naît imparfait , mais perfectible.

Il a des devoirs à remplir , il doit connaître les lois morales et son créateur.

« L'homme ressemble aux animaux , dit Buffon (1) , par ce qu'il a de matériel ; comme eux il a un corps ; et comme eux ce

condamnés à ne point connaître leur créateur.

La connaissance des propriétés des corps qui les entourent ne leur est point nécessaire , puisqu'ils n'ont rien à modifier au dehors , qu'ils ont dans leur organisation , tout ce qui est essentiel pour le maintien de leur existence.

D'après ces destinées , l'intelligence leur est inutile ; ils naissent parfaits , ils n'ont que des perceptions ; ils sont muets et ne peuvent concevoir , par conséquent , d'idées ; leur pensée est donc très-bornée.

Ils sont dépourvus d'entendement ; et cela est tellement dans leur nature , que s'ils venaient tout à coup à donner des preuves évidentes d'intelligence , ils seraient pour nous des êtres effrayants.

Ils sont asservis par leur organisation , dont ils ne peuvent dépasser les limites ; et voilà pourquoi l'homme les assujettit.

Ils sont dirigés par l'instinct ; il prédomine en eux ; ils ne peuvent le maîtriser ; ils ne le devaient pas ; ils vivent isolés.

Leurs affections morales sont instinctives , comme leurs actes.

Leurs desirs sont limités par leurs besoins , et sont en rapport avec eux.

Ils n'ont pour témoigner leurs affections , que les mouvements *physionomiques* , qui sont très-bornés , et même que le plus grand nombre des espèces ne possèdent point , la voix , qui n'est propre qu'aux animaux à potamons , et qui offre très-peu de variétés d'expression ; et les divers *mouvements du corps* , qui sont les moyens expressifs les plus généralement répandus.

(1) Traité de l'homme.

Il doit étudier et connaître les propriétés des êtres qui l'environnent , pour les modifier et les appliquer à ses besoins , que , par son organisation seule , il ne pourrait satisfaire.

D'après ces destinées , l'entendement lui est essentiel ; il naît imparfait , mais perfectible ; il parle , et par conséquent , il conçoit des idées ; sa pensée est sans limites.

Il est intelligent , il connaît ; et cela est tellement dans sa nature , que lorsqu'il perd son intelligence , il devient pour ses semblables un objet d'horreur.

Il est servi par ses organes ; il puise au dehors des moyens que ceux-ci ne peuvent lui fournir ; et voilà pourquoi il soumet à son pouvoir la nature tout entière.

Il a été dirigé par la raison , qui prédomine en lui ; il peut maîtriser ses impulsions instinctives ; il le devait ; il vit dans des rapports intimes avec ses semblables.

Leurs affections morales sont intellectuelles comme ses actions.

Ses desirs s'étendent dans l'infini et ne sont point seulement relatifs à ses besoins.

Il a , pour exprimer ses affections et ses idées et ses affections , des *mouvements physionomiques* très-étendus et très-variés , des *gestes* et des attitudes très-nombrées , une infinité d'*expressions vocales* , le *langage articulé* , les *arts industriels* et les *beaux-arts*.

« corps, cette matière organisée a des seas, de la chair, du sang, du mouvement, et une infinité de choses semblables. Mais l'homme a une substance d'une nature infiniment supérieure, et qui le rend le maître de l'animal; et cette substance, c'est la tient de Dieu. N'oublions pas que le plus stupide des hommes suffit pour conduire le plus spirituel des animaux et s'en faire obéir, moins par force et par adresse que par supériorité de nature, ou, pour mieux dire, parce qu'il est d'une nature tout à fait différente. »

Ainsi, l'homme rend par un signe extérieur ce qui se passe au dedans de lui; il communique sa pensée par la parole: ce signe est commun à toute l'espèce humaine, l'homme sauvage parle comme l'homme policé; tous deux parlent naturellement et parlent pour se faire entendre. Aucun des animaux n'a ce signe de la pensée: ce n'est pas, comme on le croit communément, dit Buffon, faute d'organe; la langue du singe a paru aux anatomistes aussi parfaite que celle de l'homme. Le singe parlerait, s'il pensait; si l'ordre de ses pensées avait quelque chose de commun avec les nôtres, il parlerait notre langue; et en supposant

Leurs fonctions d'expressions sont étrangères aux idées des rapports des choses.

Ils n'ont point une volonté libre; ils ne peuvent résister ni à leurs sensations, ni à leurs desirs, ni à leurs penchans; ils ne peuvent ni fuir le plaisir, ni résister à la douleur; ils obéissent à leurs organes, parce qu'ils doivent vivre isolés et sans devoirs.

L'instinct moral et la conscience lui sont inconnus.

Leurs moyens locomoteurs sont proportionnés à leurs besoins organiques.

Qui pourrait se refuser, d'après de si grandes dissimilitudes, à voir dans l'animal et dans l'homme deux êtres essentiellement distincts? (*Traité élémentaire de physiologie plus philosophique*, t. I, p. 298.)

Ses fonctions d'expressions sont propres à représenter les idées des rapports des êtres.

Il veut librement, il résiste aux sensations les plus vives, aux desirs les plus ardens, aux penchans qui ont le plus de puissance; il renonce au plaisir, il souffre la douleur dans les circonstances où la raison l'exige, il se livre même à la mort lorsque la vertu lui en fait une loi; enfin il commande à son organisation, parce qu'il doit vivre avec ses semblables, et qu'il a des devoirs à remplir.

Il possède l'instinct moral et la conscience.

Ses moyens locomoteurs, auxquels son intelligence supplée, sont fort au-dessus de ses besoins.

qu'il n'eût que des pensées de singe, il parlerait aux singes; mais on ne les a jamais vus s'entretenir ou discourir ensemble, du moins que nous sachions. Et si le singe avait la pensée, même au plus petit degré, il exprimerait les sentiments par des signes combinés et arrangés.

Et il est si vrai que ce n'est pas faute d'organes que les animaux ne parlent pas, qu'on en connaît de plusieurs espèces auxquels on entend prononcer des mots, et même répéter des phrases assez longues; et peut-être y en aurait-il un plus grand nombre d'autres auxquels on pourrait, si l'on voulait s'en donner la peine, faire articuler quelques sons. Leibnitz fait mention d'un chien auquel on avait appris à prononcer quelques mots en allemand et en français. Mais jamais on n'est parvenu à leur faire naître l'idée exprimée par les mots qu'ils prononçaient; ils semblent ne les répéter et même ne les articuler, que comme un écho ou une machine artificielle les répéterait ou les articulerait. C'est donc la puissance intellectuelle, c'est la pensée qui manque aux animaux.

Mais où trouver une preuve plus convaincante que les animaux sont incapables de former aucune association d'idées, que dans ce que l'expérience nous a révélé qu'ils n'inventent ou ne perfectionnent rien. S'ils étaient doués de la puissance de réfléchir, même au plus petit degré, ils seraient capables de quelque espèce de progrès; ils acquerraient plus d'industrie; les castors d'aujourd'hui, par exemple, bâtiraient avec plus d'art et plus de solidité que ne bâtissent les premiers castors; l'abeille perfectionnerait encore tous les jours la cellule qu'elle habite; il n'y aurait aucune uniformité dans tous les ouvrages des animaux; chaque espèce ne ferait jamais la même chose et de la même façon; un individu ferait mieux ou plus mal qu'un autre; et s'il n'y avait pas de la perfection, il y aurait au moins de la variété dans les ouvrages de chaque individu de la même espèce. C'est qu'il faut le dire, l'ordre de leurs actions est tracé dans l'espèce entière, il n'appartient point à l'individu.

La bête, aussi, n'avait besoin ni de la parole, ni de l'intelligence, ni de la liberté, ni même de l'indépendance dans ses œu-

vres. Créée pour servir l'homme et non pour le glorifier, il fallait, au contraire, qu'elle fût esclave, mais esclave par l'essence même de sa nature. Aussi, point de loi pour les animaux que celle d'obéir servilement à l'homme; point de droit pour eux que celui de satisfaire leurs besoins; et, depuis la création de l'ère fait à l'image et ressemblance de Dieu, les animaux de la terre, comme les oiseaux du ciel et les poissons de la mer, tous, sur toute la surface du globe, obéissant à la loi du Créateur, sont frappés de terreur et tremblent devant l'homme. « Dominez sur toute la terre, avait dit au premier homme le Seigneur-Dieu (1); « dominez sur tous les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre; » et après le déluge, il dit à Noé (2) : « Que tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel soient frappés de terreur et tremblent devant vous. J'ai mis entre vos mains tous les poissons de la mer. » Et cet ordre du Créateur s'accomplit sur toute l'immensité du globe.

L'homme parle, et tous les animaux s'empressent de lui obéir. La brebis lui abandonne sa toison et le ver à soie file pour lui sa précieuse trame; l'abeille lui fournit son miel délicieux; le chien fait sentinelle à sa porte; le bœuf cultive ses terres; le cheval transporte ses fardeaux et le transporte lui-même partout où il veut. Quant aux animaux féroces, c'est à lui de les dompter et de reprendre sur eux son premier empire; et, en effet, il les apprivoise, les plie à ses usages ou à ses plaisirs. Les plus monstrueux et même les plus féroces, l'éléphant et la baleine, le tigre et le lion sont soumis à ses lois et deviennent ses tributaires.

Et l'homme commande non-seulement aux animaux, mais encore à toutes les créatures insensibles : toutes lui obéissent comme à leur roi, et nulle créature ne lui commande; il se sert de toutes, aucune ne se sert de lui. Il se sert des astres pour régler ses travaux et pour diriger sa course au milieu de l'Océan ou dans les déserts. A sa voix, les chênes descendent du haut des montagnes, les pierres, le fer, l'ardoise, l'or et l'argent sortent du sein de la terre et viennent former ou embellir sa de-

(1) *Génèse*, ch. 1, v. 28.

(2) *Idem*, ch. ix, v. 2.

meure; le chanvre et le lin se dépouillent de leur écorce pour lui fournir des vêtements; le métal devient docile et se moule dans ses mains; le marbre s'amollit sous ses doigts; les rochers volent en éclats et lui livrent passage; les fleuves se détournent de leur lit, arrosent ses prairies et lui servent de puissance motrice.

Est-il attaqué? Toute la création vient à son secours : la pierre et le bois opposent des remparts à ses ennemis; le sel, le soufre, le fer et le feu conspirent pour le défendre.

Veut-il changer de climat et passer au delà des mers? L'eau et le vent le secondent et le transportent autour du globe entier.

Veut-il que ses désirs s'accomplissent, sans qu'il ait besoin de quitter sa demeure? Un oiseau lui donne sa plume, une plante son écorce, un minéral sa couleur; et avec cela il peint sa pensée. Son écriture part; elle traverse des millions d'hommes, franchit les montagnes, passe les mers et va manifester sa volonté à celui de ses semblables qu'il lui plaît de choisir sur toute la surface du globe.

Tantôt, d'un coup de pinceau, il change une toile ingrate en une perspective enchantée; tantôt le ciseau et le burin en main, il anime le marbre et fait respirer le bronze; tantôt, à l'aide d'un microscope, qu'il a lui-même inventé, il va découvrir de nouveaux mondes dans des atomes invisibles; tantôt, métamorphosant cet instrument en télescope, il porte ses regards jusque dans les cieux et va contempler les astres et leur brillant cortège; puis, revenu sur la terre, il prescrit des lois aux corps célestes, marque leur route, mesure la terre et pèse le soleil.

Tel est l'empire de l'homme sur toutes les créatures, qu'il les fait servir à ses usages ou à ses plaisirs contre toute justice et équité.

Qu'ils sont donc coupables ces philosophes impies qui ont osé plaider contre l'homme la cause de la brute. L'homme, il est vrai, n'est plus aujourd'hui qu'une ruine, mais l'homme-ruine est toujours pontife et roi de l'univers; et c'est aussi pour l'homme-ruine seul que le Christ sur le Calvaire jeta au monde la liberté avec son sang.

Après avoir démontré que l'homme est composé de deux substances, nous allons rechercher quelle est leur destinée.

2<sup>e</sup> QUESTION.

Quelle est la destinée des deux substances de l'homme ?

Non, Chamaette, non, la mort n'est point un sommeil ! La mort est le commencement de l'immortalité.

Paroles de ROBESPIÈRE.

Le chaos fécondé par la parole toute-puissante du Verbe créateur, venait d'enfanter la terre, dont les mille productions entr'ouvraient déjà le sein; les cieux avaient déroulé dans l'espace leur riche tenture d'azur avec leur brillant appareil de globes en feu; les abîmes des flots, les solitudes du monde, l'immensité des airs étaient peuplés d'une multitude innombrable d'êtres animés; l'univers attendait son roi, les animaux leur maître, et Dieu lui-même se sentait dans le tressaillement à la vue de ses œuvres (1), quand l'homme parut. Le Seigneur bénit sa créature, et l'ayant placée dans un jardin de délices, il lui dit : « Mangez de tous les fruits des arbres de ce paradis, mais ne mangez point du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; car, en même temps que vous en mangerez, vous mourrez très-certainement (2). »

Mais l'homme, élevé au comble de l'honneur et de la gloire, ne comprit pas la noblesse et la dignité de son origine. Séduit par ces brillantes paroles de l'esprit tentateur : « Vous serez comme des dieux, » il jeta sur lui-même un regard de complaisance et d'orgueil; il se mira dans le reflet humain de sa propre pensée, et fier de s'élever jusqu'à la divinité, il enfreignit la loi du Créateur et rompit lui-même l'alliance qui l'unissait intimement à Dieu.

(1) *Psaume*, ch. cxi, v. 31.

(2) *Genèse*, ch. ii, v. 16, 17.

Le juge suprême apparut alors à l'homme dans le paradis terrestre, maudit le serpent et la terre (1), lança contre toute la race humaine un anathème de mort (2), et promit à Adam de faire naître de la femme un Rédempteur qui écraserait la tête du serpent (3). Et cette promesse, l'espérance du genre humain, s'est transmise par tradition; et tous les peuples ont attendu ce médiateur, ce personnage mystérieux et divin, qui devait les réconcilier avec le Créateur et leur donner avec le salut l'innocence primitive de l'homme et l'immortalité.

Les livres sacrés attestent la foi des patriarches touchant le dogme de la vie future. « Je sais, disait Job (4), que mon Rédempteur est vivant, et que je ressusciterai de la terre au dernier jour, et que je serai de nouveau revêtu de ma chair, et dans ma chair je verrai mon Dieu; je le verrai, moi-même, et non pas un autre, et mes yeux le contempleront : cette espérance repose dans mon sein. » — « Les leviers de ma pierre porteront mon espérance, elle reposera avec moi dans la poussière de mon tombeau (5). »

La croyance des amis de Job n'était pas différente de la sienne. Jacob, parlant de sa vie et de la vie de ses pères, l'appelle un pèlerinage (6); et près de mourir : « J'attends de vous, Seigneur, ma délivrance (7). » Puis il ordonne à ses enfants qu'on l'enterre dans le tombeau d'Abraham et d'Isaac.

David, dans ses *Psaumes*, fait très-souvent mention du jugement que Dieu prononcera sur les hommes : bornons-nous à quelques passages où il célèbre la récompense que Dieu accordera aux justes. « Mon cœur s'est réjoui; ma langue a chanté des cantiques d'allégresse, et de plus ma chair reposera dans l'espérance, parce que vous ne laisserez pas mon âme dans

(1) *Genèse*, ch. iii, v. 14, 15.

(2) *Genèse*, ch. iii, v. 19.

(3) *Genèse*, ch. iii, v. 15.

(4) *Ch. xix*, v. 25, 26, 27.

(5) *Ch. xvii*, v. 16.

(6) *Genèse*, ch. xlix, v. 9.

(7) *Genèse*, ch. xlix, v. 21.